**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 71 (1932)
**Heft:** 14

**Artikel:** La facture du fumiste
**Autor:** C.V.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-224513

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

naissons d'ailleurs qu'il y a aussi de bons moments à passer dans les trains. Et puis, il y a la griserie du départ, celle du chant des roues sur le rail, celle de la vitesse, des arrêts brusques, de la course du paysage. Si bien qu'à tout prendre, je me demande si le plus malheureux n'est pas le chef de gare, vous savez, celui qui répond, quand on proteste : « Est-ce que je vovage, moi ? »

Et maintenant, j'en arrive à ma petite histoire, histoire ferroviaire, bien entendu, fraîche d'hier et cueillie pour vous dans le train qui m'emmenait tout doux, tout doucement à X... charmant village.

Pour une fois, mon voyage allait être sans aventure, sans sel. Par bonheur, mon voisin de droite voulait bien, sans le vouloir, en rompre la monotonie.

A une halte, il descend pour acheter des journaux. Or, dans le temps où il s'approvisionnait, monte dans le compartiment et s'installe à sa place un bon gros paysan, coiffé jusqu'au nez et chargé de trois paniers. De retour, mon ex-voisin trouve, non sans surprise, sa place occupée. Dame! il ne l'avait marquée par rien et ne nous avait pas priés de la lui retenir. Cependant, il n'entend point se laisser déposséder ainsi et, fort du droit du premier occupant :

— Monsieur, rendez-moi mon coin, s'il vous plaît ! dit-il sur un ton décidé.

Le bon paysan ne répond pas.

— Monsieur, je vous ai prié de me rendre mon coin ! répète mon ex-voisin.

Il n'obtient pas plus de réponse.

— Monsieur, vous êtes assis à la place que j'occupais il y a un instant, et je vous demande de me rendre cette place...

Le silence toujours. Décidément ou ce paysan du Danube est atteint de surdité ou il fait la bête.

Mon ex-voisin pourtant n'entend pas capituler. Il élève le ton cette fois et menace du geste.

— Monsieur, pour la dernière fois, je vous somme de me rendre mon coin !...

A quoi :

— Je le garde ! répond-il enfin.

Le croiriez-vous, mon ex-voisin capitulait... Il ne dit mot, haussa les épaules et, renonçant à son coin, à son fameux coin, il vint se caler tant bien que mal et plutôt mal que bien, entre deux voyageurs complaisants...

L'incident pourtant devait avoir une suite, ce pour la plus grande joie des voyageurs...

Peu après, notre homme arrivé à destination, descend. Obligeamment, car les trains sont des pépinières de bonté, on lui passe ses paniers, sauf l'un d'eux cependant, de belle taille, qui est resté entre les pieds de mon ex-voisin.

— Monsieur, s'il vous plaît, passez-moi mes coings... demande le paysan à sa victime.

Pas de réponse. Mon ex-voisin a le nez plongé dans un journal.

— Monsieur, je vous ai demandé de me faire passer mes coings...

Le silence toujours... Nous recommençons à nous amuser.

— Monsieur, voulez-vous, oui ou non, me rendre mes coings ? se fâche le rustaud.

Mais en vain, car mon ex-voisin ne bronche pas davantage...

Maintenant le train siffle, il va repartir. Le paysan s'affole, fait le geste de remonter, ce, sans perdre de vue ses autres paniers déposés sur le quai...

— Mes coings, Monsieur... mes coings ! supplie-t-il... par pitié, passez-moi mes coings !...

Alors, très digne :

— Je les garde, répond mon ex-voisin, au signal du chef de gare et la machine démarre...

Il restait à un petit homme maigre et pensif, qui n'avait encore rien dit, mais que ce double incident avait visiblement intéressé, placer son mot. Il le fit d'ailleurs avec une spontanéité que nous appréciâmes.

— Bravo ! bravo ! dit-il... du moins lui en avez-vous bouché un coin !...

*E. M.*

## CE PETIT PEUPLE

*Opinions d'un Français sur les Suisses romands d'il y a quarante ans.*

IL y aurait bien d'autres choses à dire ici, qui montreraient sous ses faces diverses l'activité littéraire du pays suisse français. J'en ai dit assez pour justifier la sympathie que je lui porte et l'intérêt que peut offrir un séjour prolongé parmi ces populations éclairées et studieuses.

» Sans doute, j'ai insisté de préférence sur les côtés lumineux du tableau. Si je voulais accentuer les ombres, je serais forcé de convenir que j'ai surpris chez ces braves gens bien des petitesses, des étroitesses, les défauts mesquins des petites villes, la vanité ingénue des petits pays, où l'on est porté, faute de termes de comparaison suffisants, à s'exagérer sa propre valeur; une tendance fâcheuse à l'admiration mutuelle, qui, chose bizarre, n'exclut point les habitudes de médisance chez les femmes... ni même chez les hommes ; un singulier penchant à former des coteries qui morcèlent la société, et à se plaire aux controverses politiques ou religieuses, qui la divisent en autant de camps hostiles qu'il y a de partis ou de sectes.

» Ce qui manque peut-être le plus à ces calvinistes, dont j'estime profondément les vertus, c'est la bonhomie, un certain naturel dans l'expression des sentiments, la gaîté et la grâce de l'esprit. Ils auraient plus d'abandon, je ne sais quoi de moins contraint, de plus liant, de plus hardiment individuel, s'ils n'étaient tous plus ou moins esclaves de l'opinion et ne vivaient dans la crainte superstitieuse des « convenances ». Ce mot revient sans cesse dans leur bouche ; la mère en assourdit ses filles; et j'ai vu, devant cet épouvantail, le rire expirer sur des lèvres de quinze ans...

» Rien n'est piquant comme d'observer les jeunes demoiselles du pays (qui sont en vérité charmantes), lorsqu'elles passent dans la rue, ou bien qu'elles se trouvent au spectacle ou dans un salon : toutes observent la même attitude, tiennent les yeux baissés, ne regardent les messieurs qu'à la dérobée, chuchotent comme en contrebande, échangent des regards significatifs, causent entre elles par allusions et semblent presque effarouchées quand un étranger s'approche de leur virginal petit cercle.

Les hommes sont corrects, modérés dans leurs discours, prudents dans l'expression de leurs opinions, et il ne ferait pas trop bon cultiver parmi eux le paradoxe, fût-ce pour rire. Car ils prennent tout au sérieux, même les choses plaisantes. Leurs journaux, qui savent très bien s'injurier, n'usent que rarement de l'ironie légère, de la charge et de la satire. La gravité de la forme est, à leurs yeux, la garantie du sérieux du fond. Il y a pourtant de grandes sottises qui se sont dites ou faites gravement, et d'immortelles vérités qui ont triomphé par le rire !...

» Tel qu'il est, cependant, j'aime ce petit peuple intelligent et honnête. Et je songe d'ailleurs que le jour où il ajouterait à tant de qualités solides la grâce d'un esprit gai, il deviendrait impossible sur la terre : il serait parfait ! »

Voilà, lecteurs suisses, ce qu'on pense et dit de nous dans l'Equateur. Notre aimable juge nous reproche de prendre tout au sérieux : pour seule réponse, ayons le bon goût de sourire de son algarade; ce ne sera pas une raison pour n'en point profiter.

*Philippe Godet.*

## LA FACTURE DU FUMISTE

LA cheminée fumait. Tout le monde fume de nos jours : les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants et toutes les autres personnes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les cheminées en fassent autant, atteintes par le microbe de la contagion.

Quand votre femme fume, il n'y a qu'à la laisser faire, si vous ne voulez pas avoir d'histoires et amener des discussions dans le ménage.

Quand votre gamin fume, il n'y a pas grand'chose à faire non plus, ce crapaud vous désobéira aussitôt que vous aurez le dos tourné et, au besoin, s'enfermera dans les W.-C. pour se livrer en cachette à ce genre de sport et se payer impunément votre tête dans les grandes largeurs.

Si c'est votre jeune fille qui se livre par snobisme à la passion du tabac, conduisez-la à toutes les conférences où des savants lui démontreront, par de rigoureuses statistiques, que c'est à l'abus du tabac que notre planète doit d'être attristée par le spectacle de tant de cancéreux. Je ne me fais aucune illusion sur le résultat de ces conférences. Votre fille admettra toutes les théories moralisatrices tendant à enrayer les déplorables habitudes qui s'infiltrent de plus en plus au sein de la bonne société, et elle vous dira, avec un petit air d'impertinence brochant sur le tout : « Mais, papa, moi je ne fume que des cigarettes anglaises, tu sais bien qu'elles sont faites avec du foin ; et puis, au point où nous en sommes, un cancéreux de plus ou de moins sur la terre, ce n'est pas cela qui l'empêchera de tourner. »

Quand une cheminée fume, l'usage veut que l'on fasse venir un fumiste.

Je me conformai à la tradition.

Le fumiste monta donc dans mon appartement, examina l'appareil, déclara qu'il n'y avait rien à faire et s'en fut.

Il s'en fut, mais je reçus, quelques jours après une facture détaillée, qui me causa d'abord une vive stupeur, qui me fit pousser par la suite des clameurs éperdues, dans lesquelles je déclarais qu'il fallait que les fumistes croient que l'intelligence n'est pas de mon apanage et qu'il faut vraiment qu'ils me considèrent comme un monceau de cornichons pour oser m'adresser une note semblable.

La facture de mon fumiste était un véritable chef-d'œuvre de composition.

Permettez-moi de vous en faire connaître les détals :

| | |
|---|---|
| Aller de l'établissement à la maison du client | 40.— |
| Retour | 20.— |
| Monter 5 étages à 2 fr. 50 l'un | 12.50 |
| Descente des dits (1 fr. 25 l'un) | 6.25 |
| Avoir actionné le bouton de la sonnerie de la porte d'entrée | 0.75 |
| Avoir pénétré dans l'appartement | 2.80 |
| Avoir regardé la cheminée en question | 5.60 |
| Avoir soulevé le tablier de la dite | 3.35 |
| S'être agenouillé pour examiner le conduit de fumée | 2.40 |
| Avoir constaté que la cheminée fumait | 11.97 |
| N'avoir pas pu trouver la raison de cette anomalie | 16.20 |
| M'être relevé | 4.80 |
| Avoir abaissé le tablier | 6.70 |
| Avoir quitté l'appartement | 2.80 |
| Etablissement de ma facture | 9.17 |
| Temps consacré à ce travail | 21.48 |
| Impôts sur le chiffre d'affaires | 14.19 |
| Assurances diverses | 18.24 |
| Imprévu | 5.10 |
| Timbre | 0,50 |
| Total | 204.80 |

J'ai dû payer 204 francs 80 pour avoir fait constater par un technicien que ma cheminée fumait et qu'il n'y avait aucun remède à ce déplorable état de choses. Je suis fixé, mais je sais aussi pourquoi l'on dit toujours d'un farceur qu'il est un fumiste.

*C. V.*

**La malchance.** — Moloch, rentrant d'un long voyage d'affaires, demande à son associé chrétien :

— Dites donc, monsieur Durand, croyez-vous à la malchance?

— Ça dépend. Qu'y a-t-il ?

— Eh bien, tout ce que je peux vous dire, c'est que la guigne me poursuit, ces temps-ci.

— Consolez-vous, Moloch. Vous savez bien que rien ne dure ici-bas, même pas la déveine...

— Peut-être ! Mais en tous cas, il y a huit jours, j'ai acheté quelque chose pour 62 francs et ma parole, ça ne vaut pas deux centimes.

— Allons, allons, monsieur Moloch, c'est un non-sens. Je vous connais assez bon commerçant pour ne pas être dupe à tel point. Tenez ! à tout hasard, sans même savoir de quoi il s'agit, je vous l'achète pour 20 francs. Voilà l'argent.

Moloch encaisse le billet, puis prend son portefeuille et remet à son associé... son billet de chemin de fer périmé...